

Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 29 (1949-1950)
Heft: 7

Buchbesprechung: Bücher-Rundschau

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

★ Bücher-Rundschau ★

Redaktion: Dr. F. Rieter

Leninismus

En résumant les principes du Léninisme et en les accompagnant de commentaires, *Joseph Staline* a donné, parmi bien d'autres, sa conception et son interprétation des théories de Wladimir Oulianov, premier dictateur de l'URSS¹). Car les thèses de Lénine-Oulianov, comme celles de Marx ont engendré plusieurs écoles qui se combattent les unes les autres au nom de la «pureté» marxiste et léniniste. Cela est si vrai que le petit livre de Staline adopte presque toujours, à l'égard des chefs socialistes de la II^{me} Internationale surtout, un ton de polémique acerbe bien éloigné de la sérénité hors de laquelle il n'y a pas de recherche de la vérité possible.

«Über die Grundlagen des Leninismus» tente de nous faire remonter aux sources de la pensée léninienne pour nous conduire, ensuite, à l'affirmation que seul un parti au monde peut détenir l'absolue vérité: le parti communiste. On ne saurait reprocher aux thèses de Lénine de manquer de logique. Mais cette logique se développe à partir d'un point, à partir d'un postulat qui n'est pas vérifié: l'expérience capitaliste a définitivement échoué et le remplacement des systèmes «bourgeois et impérialistes» par un système prolétarien est inéluctable. Cette «vérité historique» comme la qualifient les doctrinaires de la Révolution violente n'est pas plus «vérité» qu'elle n'est «historique». Que le système capitaliste ait connu des erreurs et des échecs, nul ne songe à le contester, mais ce système, fondé sur la liberté individuelle et qui donne à chaque individu la faculté de s'épanouir et de se réaliser lui-même, nous semble éminemment perfectible. C'est d'ailleurs l'un des artifices les plus flagrants de Lénine et de Staline que d'affirmer que le régime de la classe travailleuse, la «dictature du prolétariat», doit savoir tirer les enseignements de ses erreurs et progresser ainsi vers la perfection alors qu'ils refusent délibérément tous deux de mettre le système capitaliste au bénéfice d'une semblable tolérance et d'un semblable «potentiel évolutif».

En face d'une «classe dirigeante irrémédiablement pourrie», Lénine dresse une «classe ouvrière saine» qui porte en elle, selon lui, tous les espoirs des nations. Cette affirmation va, pour Lénine et ses disciples, tout justifier: la duplicité dans la propagande communiste, le travail illégal du parti, la prise du pouvoir au nom de la «minorité agissante», les mesures de répression et la destruction systématique de toute opposition, l'anéantissement de tous ceux qui se mettent en contradiction avec le parti. Cette conception de la «classe des seigneurs» ou du «parti des seigneurs» (les nationaux-socialistes parlaient, eux, de la «race des seigneurs»), lorsqu'on la professe, peut conduire aux pires abus, aux pires crimes contre la personne humaine, crimes que l'on ose, chez les marxistes-léninistes purs, déclarer nécessaires à l'établissement d'un «humanisme nouveau».

Dans son livre «Über die Grundlagen des Leninismus», Staline énumère les lois fondamentales de la révolution mondiale. Il y a là des passages dont on ne saurait faire abstraction si l'on veut apprécier correctement la politique extérieure que pratique aujourd'hui le maître du Kremlin. On lira, en effet, avec profit, les thèses qu'il développe, à la suite de Lénine, dans le domaine de la stratégie révolutionnaire mondiale et, particulièrement, le rôle qu'il assigne à l'URSS considérée

¹) J. Stalin: Über die Grundlagen des Leninismus und zu den Fragen des Leninismus. Verlag Neuer Weg, Berlin 1946.

comme base de départ et cerveau, à la fois, de la révolution. On lira aussi avec non moins de profit les passages relatifs à la «souplesse tactique», à la faculté d'adaptation de l'action des partis communistes aux circonstances du moment, sans jamais perdre de vue le but final qui est la prise du pouvoir et l'établissement de la dictature du prolétariat dans tous les pays.

«Über die Grundlagen des Leninismus», suivi de «Zu den Fragen des Leninismus» est un livre que doivent lire tous ceux qui tiennent à la liberté plus qu'à toute autre chose. En découvrant les principes et les règles d'action de ceux qui ont conçu le projet d'asservir le monde, ils découvriront aussi toutes les raisons que les partisans de la liberté ont d'être vigilants et actifs envers une idéologie totalitaire fondée toute entière sur l'usage de la force et de la violence. *Marc-E. Chantre*

Ein Franzose über deutsche Konzentrationslager

Gesamtdarstellungen eigenen Erlebens in deutschen Konzentrationslagern aus der Feder von Ausländern sind eine Seltenheit; besonders wenn ein Autor zwei Schriften hierüber veröffentlicht¹⁾. Das kürzere, schon im August 1945 verfaßte Buch führt einen unzutreffenden und unübersetzbaren Titel: denn der Autor behandelt nur deutsche Konzentrationslager, die er selbst kennen lernte²⁾. Russische und japanische bleiben unerwähnt³⁾. Ob es gar eine «Welt» oder «Weltanschauung» der K.Z. gibt, ist zweifelhaft, da die Lager nicht «identiques ou équivalents» waren. Aber das Büchlein gibt einen guten Einblick in deren Einrichtung, Leben, Sterben, Greuel und Schandtaten. Warnend bemerkt der Autor, es sei eine verbrecherische Täuschung, anzunehmen, daß nicht auch andere Völker eine analoge Erfahrung machen könnten (p. 186); «l'existence des camps est un avertissement».

Das andere Werk: *Les jours de notre mort* nennt sich «Roman». Ein Romancier darf zwar ohne Rücksicht auf die geschichtliche Wahrheit seinen Stoff kneten. Aber nicht jeder Stoff eignet sich dazu. Gewiß nicht die Darstellung der beispiellosen und brutalsten «extermination» von etwa 12 Millionen menschlicher Wesen⁴⁾. Sie entzieht sich der gestaltenden Phantasie des Erzählers, es sei denn, daß sie ihren Wert als historisches Dokument einbüßt. Der Autor sagt freilich im Vorwort: «Les faits, les événements, les personnages sont tous authentiques. Il est été puéril d'inventer alors que la réalité passait tant l'imaginaire». Er wird jedoch für das, was er nicht selbst erlebt, sondern anderen Quellen entnommen hat, keine vollgültige Garantie übernehmen wollen. Auf jeden Fall ist die Bezeichnung als «Roman» irreführend und gefährlich. Um so berechtigter erscheint die Warnung, das Buch, das so viel Unausdenkbares, so viele kaum anzudeutende Scheußlichkeiten und Verwirrungen bringt, in die Hände schwächerer Menschen gelangen zu lassen, deren Phantasie durch die Lektüre nur überhitzt werden könnte.

Trotz allem hat der Berichterstatter keinen Zweifel an der Glaubwürdigkeit des Autors. Auf die aus den Lagern Dora, Porta Westfalica, Helmstedt, Dachau, Birkenau, Sachsenhausen, Auschwitz und Buchenwald berichteten Tatsachen näher

1) David Rousset: «L'univers concentrationnaire», Paris, Edition du Pavois, 1946, und derselbe: «Les jours de notre mort», ebenda, 1947.

2) Der Titel der holländischen Übersetzung lautet nichtssagend: «De diepte der campen» (deutsch: «Die Tiefe der Lager»). — Der französische «Combat» vom 5. und 6. Mai 1949 bringt eine Enquête: «Quelques définitions de l'Univers concentrationnaire», in der ausdrücklich zwischen dem «klassischen» (nicht historischen) und dem «deutschen Sinn» des Wortes unterschieden wird.

3) Vgl. die Berichte von Waldemar Hoeffding über seine «Beobachtungen und Erfahrungen in K.Z.'s der Sowjetzone», in der N.Z.Z. No. 200, 206, 234, 251, 255, 1949.

4) Vgl. das erschütternde und hochinteressante Buch von Ch. M. Gilbert: Nuremberg Diary. Eyre & Spottiswoode, London 1948, das in die Mentalität der von dem J.M.T. angeklagten Hauptverbrecher hineinleuchtet. Französische Übersetzung von Maurice Vincent: Le journal de Nuremberg. Flammarion, Paris 1947.

einzugehen, verbietet der zur Verfügung stehende Raum. Es bedarf dessen auch nicht, da *Hannah Arendt* es in der hervorragenden Monatsschrift *Die Wandlung* in wohl-durchdachter, wenn auch etwas zu spitzfindiger Abhandlung über «Konzentrations-lager» getan hat ⁵⁾.

Den großen Vorzügen des Buches: eigenartige Darstellungskunst, sichere Charakteristik einzelner Persönlichkeiten und Figuren, scharfe Beobachtungsgabe, vorzügliche psychologische Behandlung des Stoffes, Objektivität des Urteils, stehen einige Mängel gegenüber: außerordentliche Breite der Erzählung, durch die der Zusammenhang auseinandergerissen wird, nicht immer sehr gepflegte Sprache und kaum zu überbietende, z. T. abstoßende Realistik.

Roussets Werk läuft gewissermaßen zweiseitig: die Erörterung der politischen, soziologischen und psychologischen Grundprobleme des Lagerlebens in Form von Aussprachen, Diskussionen, Meinungskämpfen, Entschlüssen ist in die Tatsachendarstellung fast künstlerisch eingebaut. Diese Ausführungen — man mag zu ihnen stehen wie man will — müssen als der gelungenere und wertvollere Teil gelten.

Als «concentrationnaire» (p. 362) wird bezeichnet «un de ces êtres singuliers, bâtis mentalement pour cet univers, qui ont fait un compromis définitif avec le temps et construit leur demeure dans l'incertitude des périls». Eine Definition, die von der Begriffsbestimmung der «société concentrationnaire» abweicht, die (p. 419) vorgestellt wird als «un aboutissement monstrueux de la société capitaliste en dégénérescence» und von der der Autor weiter sagt, daß sie «développe à son tour sa propre logique de destruction, de décomposition et de transmutation des valeurs». Ihr seien nach dem Kriege die «*Etats-Unies Socialistes d'Europe*» ⁶⁾ oder «*une démocratie du peuple*» gegenüberzustellen ⁷⁾. «Der Kampf für die Befreiung, den wir führen und der nicht in Buchenwald endet, erfordert gebieterisch die Errettung der aktiven Antifaschisten» (p. 553). Kein Abenteuer, jedoch eine engere Verbindung mit der «Résistance française» (im Lager als «Comité des Intérêts Français» = C.I.F. zusammengefaßt)! «Il serait criminel de ne pas les associer par leurs représentants sains et démocrates, à notre effort de *sauvegarde des forces antifascistes*» (p. 554). Allerdings: «même les meilleurs d'entre nous, ceux qui ont le mieux résisté, portent les stigmates de la démence concentrationnaire... Nous vivons dans le monde de la mort quotidienne, de la torture permanente, de la peur et de la faim... La terreur existe. Elle est même la réalité fondamentale des camps» (p. 294). Durch diesen Terror sei es der S.-S. gelungen, aus den Lagern die «société la plus totalitaire encore réalisée» zu machen (p. 570); und deshalb hätten sich die Antifaschisten, um sich zu verteidigen und zu siegen, in der Illegalität eine «société antagonique, mais également totalitaire» geschaffen (p. 570), die ihren eigenen moralischen Grundsätzen zu folgen habe ⁸⁾.

Aus seiner umfangreichen Lagererfahrung heraus hält der Verfasser mit seinem scharfen Urteil über die dort vertretenen Völker nicht zurück; am wenigsten über das eigene, die Franzosen ⁹⁾. Er wirft ihnen besonders vor, sie hätten am wenigsten gewußt, «d'élaborer une solidarité nationale» ¹⁰⁾, im allgemeinen hätten sie alle anderen Volksangehörigen hochmütig verachtet (p. 358). — Bei der Schilderung der Deutschen, namentlich der S.-S., läßt er sich nicht von Haß oder Ressentiments leiten; die Deutschen hätten einen fest geschlossenen «clan» der Lager = «Aristokratie» gebildet (p. 326) und fast alle Schlüssel-Posten innegehabt» (p. 202 und 245), sich also als das «Herrenvolk» austoben können. — Es sei falsch, die «Parole eines sowjetischen Deutschlands» auszugeben (p. 290). Die Mehrzahl der Kommunisten bestehe aus Arbeitern; ihr Reichtum sei ihre soziale Erfahrung, die sie aber nicht immer in allgemeine Kulturbegriffe umzusetzen wüßten (p. 294). Sie hätten

⁵⁾ «Die Wandlung», viertes Heft, Heidelberg 1948, S. 309—330.

⁶⁾ Vgl. p. 353, 361, 384, 553 ff.

⁷⁾ Vgl. p. 389.

⁸⁾ So müsse z. B. den S.-S. gezeigt werden, «que la toute-puissance a ses limites et qu'un homme, même dans notre univers, peut entrer dans la mort comme il l'entend» (p. 525). Man denkt an Göring!

⁹⁾ «Ce sont tous des petits bourgeois chauvins incapables de s'adapter et d'organiser une résistance collective» (vgl. p. 356).

¹⁰⁾ Vgl. p. 170. Vgl. «La solidarité est un fait social», p. 287.

im allgemeinen ein systematisches Mißtrauen gegen die Intellektuellen, wie man es übrigens auf dem ganzen Planeten wiederfinde. Im Lager seien die schlechten Beziehungen zwischen der Gruppe der deutschen Kommunisten, deren besondere Züge man verstehen müsse (p. 293), und der Gruppe der Russen das schwerste Problem gewesen (p. 217)¹¹. Dies auch deshalb, weil die Russen die einzigen Repräsentanten eines «*Etat ouvrier*» seien; die kultivierte deutsche Arbeiterklasse mit langer Tradition sei vom Nationalsozialismus zersetzt gewesen (*décomposé*) (p. 434): «*Nous devons la reconstituer. Si nous remplissons cette tâche fondamentale en la liant à l'occupation du pouvoir, dans les quinze années qui viennent ce sera l'Etat ouvrier allemand qui disposera de l'influence déterminante sur le plan ouvrier mondial...* Nous devons donc nous unir avec les sociaux-démocrates pour réclamer la liberté. *Nous devons laisser tomber la devise de la dictature du prolétariat*» (p. 434). Wenn dieser Vorschlag auch auf Widerstand stieß, so bleiben die Darlegungen doch symptomatisch! Nach dem Eintreffen der ersten Transporte russischer Kriegsgefangener im November 1941 sei eine der Grundlagen der heimlichen russischen Organisationen gelegt worden, doch habe man keinen festen Zusammenschluß gefunden. Dazu mag die Tatsache beigetragen haben, daß die Russen von einer «*xénophobie de classe*» beherrscht waren, die sie von allen anderen trennte (p. 358). Ihr Haß wurde gewaltiger und rachevoller, als ihnen die Rote Armee als die einzige große Militärmacht erschien, die aktiv kämpfte (p. 359)¹². Daß die zahlreichen Polen, die zu den ältesten Insassen gehörten (p. 202), die Deutschen stark haßten, und daß beide sich gegenseitig schwer bekämpften, kann nicht wunder nehmen¹³. Sie gehörten zumeist der zurückgebliebenen ländlichen Bevölkerung an; die noch überlebenden polnischen Intellektuellen seien sehr kultiviert gewesen. Die Polen, die einen Block gebildet hätten, seien von den anderen Häftlingen verabscheut worden (p. 357), so wie sie selbst, als Landleute, dem Kommunismus feindlich gegenüberstanden, aber als Intellektuelle vollkommene Reaktionen gewesen sein (p. 270 und 326). Nach Buchenwald seien auch «*polnische Faschisten, wütende Antisemiten, wilde Antikommunisten, verzweifelte Chauvinisten und „Schläger“ (matraqueurs)*» — würdig der S.-S. — gekommen (p. 421), was der heterogenen Zusammensetzung der polnischen Bevölkerung entsprechen dürfte. Über die zahlreichen Tschechen, die Belgier und Holländer, sowie die Spanier, die zu etwa 10 000 im Jahre 1940 nach Mauthausen gekommen waren, Griechen und Dänen fallen treffende Bemerkungen¹⁴. Von besonderem völkerpsychologischen Wert erscheint, was Rousset über die *Juden* sagt, von denen die meisten allerdings in dem, von ihm nicht einmal erwähnten, Lager Theresienstadt gesessen hatten und dort gestorben waren: «*Les juifs s'opposaient violemment entre eux. Leur affreuse misère affirmait et envenimait leurs antagonismes... Beaucoup d'entre eux ne se sentaient pas comme juifs...*» (p. 325)¹⁵. Die Erklärung für diese auffallende, vom Berichterstatter auch in Theresienstadt (zuerst als «*Ghetto*» bezeichnet) beobachtete Erscheinung dürfte darin zu suchen sein, daß das Nationalgefühl («*leurs attaches nationales*») so lebendig in der Masse der Westjuden geblieben war, daß es das Gefühl der Religionszugehörigkeit («*la solidarité raciale effective*» — p. 172) und Abstammung in den Schatten stellte. Es gehört wohl mit zu der «*parodie humiliante*» (p. 526), der alle Lagerinsassen unterlagen, daß bei vielen Juden ihr Judentum zwangsläufig und willenlos zurücktrat hinter das furchtbare Los eines «*futur tortionnaire*» (p. 271). Jetzt, nach Gründung des eigenen Staates Israel, dürfte diese betrübliche Charakterschwäche des Westjudentums — dem Ostjuden-

¹¹) Der deutsch-russische Vertrag habe in den Reihen der deutschen Arbeiter eine Art wilder Verwirrung angerichtet (p. 245).

¹²) Vgl. p. 270: «Die Russen haben das größte Vertrauen zu dem Wert der Roten Armee, rechnen aber nicht mit einer fremden Arbeiterbewegung, die dem Nationalsozialismus ein Ende bereiten könne».

¹³) Vgl. L'Univers, p. 158.

¹⁴) Vgl. p. 269.

¹⁵) Der Berichterstatter und seine Frau waren vom 21. April 1943 bis 23. Juni 1945 Insassen des Konzentrationslagers von Theresienstadt. Vergleiche seine Rezension des Buches von Emil Utitz: *Psychologie des Lebens im Konzentrationslager Theresienstadt*, Januarheft 1949, S. 679. *Redaktion*.

tum war sie schon in der nationalsozialistischen und der Kriegszeit fremd — verschwinden¹⁶). Das Problem der Völkergegensätzlichkeit wird seine Bedeutung behalten, auch wenn der italienische Außenminister es noch jüngst nur als «folkloristische Varietät» bezeichnet hat. Die wahren Unterschiede der Völker nach Körperbau, Aussehen, Abstammung, Sprache, Klima und Milieu ihres Geburtslandes lassen sich nicht verwischen! Schon in dem Pfuhl der Konzentrationslager zeigten sich volkliche Gegensätze in einem Ausmaß, daß aus ihnen die größten Gefahren für die Insassen hätten erwachsen können. Wie im Kleinen, so im Großen! So zeigt denn auch der Verfasser beide Seiten des Problems: «Une lutte: autonome des différentes fractions nationales se serait révélée comme une imbécillité majeure, capable seulement de nous conduire à la ruine» (p. 428), auf der einen Seite, und auf der anderen die Warnung: «La ruine de l'internationalisme ne peut signifier que la ruine de la révolution, son avortement dans la barbarie» (p. 429).

Dem Endkampf drohe allerdings eine große Gefahr: die des Vergessens. Sie sei viel schwerer als die der Verfolgungen und Torturen. «Oublier, oublier, pourquoi nous avons été des révoltés, pourquoi nous sommes toujours des révoltés, c'est pour nous la seule mort définitive» (p. 498). Obwohl bei Todesstrafe in den Lagern nicht über Politik gesprochen werden durfte (p. 244 und 299), gelang es doch allmählich, solche Gedanken zu verbreiten, im wesentlichen durch Ausnutzung der Erfahrungen der sogenannten «Politischen» und Anknüpfung von Beziehungen zunächst zu den deutschen Kommunisten. So konnte im Jahre 1944 sich eine gewisse *Sabotage* bei der Arbeit geltend machen¹⁷) und auf Seiten der französischen Organisation (C.I.F.) eine Annäherung zu der französischen «Résistance» stattfinden, trotz aller dagegen geltend gemachten Bedenken¹⁸). Sie war als politischen Instrument weiter vorgeschritten als der «deutsche Widerstand». Das deutsche Proletariat hatte — nach Rousset — den Begriff seiner sozialen Funktion und das Bewußtsein verloren, daß es eine Initiative ergreifen und in die Kreise eingreifen könne! Richtig hat Rousset erkannt, daß für Franzosen, Tschechen, Holländer u. a. die Befreiung «un sens absolu» habe, für die Deutschen sei darüber hinaus ihre Zukunft an die Art und Weise gebunden, wie die Befreiung vorgehe, und wie das deutsche Volk vom Nationalsozialismus befreit werde. Der Zusammenbruch sei an die Vernichtung des Nationalsozialismus und demnächst des Kapitalismus gebunden (p. 574). Bilde doch die S.-S. das organische Band zwischen dem «univers concentrationnaire», das sie selbst geschaffen hatten, und der kapitalistischen, entarteten Gesellschaft, der sie entsprossen seien (p. 182). ... «Die Existenz einer noch so beschränkten Demokratie sei die einzige wirkliche Sicherung dagegen, daß die verfolgten Ziele sich nicht unterwegs verflüchtigten». Das Drama in der «société concentrationnaire» sei es, daß alles dies eine Frage der Zeit sei. Die Erfahrung lehre, «que la résistance ne peut pas toujours durer» (p. 637). Aus diesen und anderen Gründen erscheine die Aussicht auf einen aktiven und konstruktiven «Widerstand» utopisch, der sich auf einem Gemeinschaftsplan aufbaue und auf die Massen der Lager stütze¹⁹), zumal jede Nation ihre eigene «résistance» habe (p. 616). In allen Zügen ihres Aufbaus sei die «société concentrationnaire» nicht aus einem nationalen Kriege erwachsen, «mais des antagonismes de classes poussés à leur paroxysme dans la crise allemande» (p. 617).

Diese Gedankenwelt sieht nicht sehr zuversichtlich aus. Immerhin sucht sie doch nach Möglichkeiten, eine Wiederholung des Geschehens auf alle Fälle zu verhindern und ihr vorzubeugen, während H. Arendt²⁰) in den K.Z's nur «Vernichtungs-

¹⁶) Über die beispiellosen Leiden der Ostjuden und ihre staunenerregenden Heldentaten (Fallschirmabspringer hinter den feindlichen Linien — Verhandlungen über Frei- und Loskaufen festgesetzter Juden mit dem berühmten Großverbrecher Eichmann —, Erzeugung, Beschaffung und Gebrauch von Waffen und Explosivstoffen u. a. m.) berichtet ein vorzügliches Buch der Amerikanerin Mary Syrkin: «Blessed is the match», Victor Gollancz, London 1948.

¹⁷) Vgl. «L'univers», p. 164—168.

¹⁸) «Les jours», p. 553.

¹⁹) Vgl. p. 332, auch 353 und 361.

²⁰) Vgl. a. a. O., p. 330.

fabriken» sehen will, «die demonstrierten, wie man mit dem Problem von Millionen überflüssigen Menschen am schnellsten fertig werden kann»²¹⁾. Die Probleme liegen — nach Ansicht des Berichterstatters — doch viel tiefer; dazu müßte man auch ermitteln, welchen Bevölkerungsschichten die Menschen angehörten, die nur Befehle auszuführen hatten, wie Transporteure, ferner die, die Opfer in die Gaskammern trieben, die Leichen verbrannten und sie der Goldzähne oder -plomben beraubten und den Frauen die Haare abschnitten (Leichenschänder)! Sie alle «wußten» doch, was geschah²²⁾! Dachten aber, wie sich aus dem Buche ergibt, wieder anders als die Befehlenden!

Als die Häftlinge, nach jahrelangen Quälereien und Elend, anfangs 1945 vor eigene schwerste Entscheidungen gestellt wurden, hatten sie selbst über ihr Leben oder ihren Tod zu befinden. Der letzte Teil des Roussetschen Werkes schildert in ergreifender, fast dramatischer Weise, wie beim Heranrücken der Russen und Amerikaner das Leben in Buchenwald sich von Tag zu Tag verschlimmerte und die Gefahren ins Ungemessene stiegen. Man stand vor den Fragen: entweder im letzten Augenblick dem gefürchteten Massaker der S.-S. zu erliegen, oder mit ihnen die Flucht zu ergreifen und dabei von Russen oder den marodierenden S.-S. erschossen zu werden, oder hilflos im verseuchten (Flecktyphus!) Lager zu verbleiben und dort zugrunde zu gehen. Täglich wechselten die Nachrichten von draußen, die jetzt am Rundfunk abgehört werden konnten, sowie die maß- und sinnlosen Befehle von Berlin: Gerüchte aller Art wurden laut, bis zu dem, Himmler habe dem Lagerkommandanten von Ohrdorf telephonisch den formellen Befehl erteilt, «de liquider le personnel détenu considéré comme dangereux», wobei Himmler «a souligné la volonté expresse du Führer *que rien n'arrive aux juifs*» (p. 698)! Die Scheußlichkeiten, die nun verübt wurden, standen den früheren der S.-S. kaum nach und drohten, aus dem Lager «un enfer éternel» zu machen; sogar Fälle von Anthropophagie kamen vor. Zu einer letzten gewaltsamen Auseinandersetzung zwischen S.-S. und Lagerinsassen ist es glücklicherweise ebensowenig gekommen wie zu dem Versuch des Lagerkommandanten von Mauthausen, unter trügerischen Vorspiegelungen etwa 20 000 Häftlinge in einen unterirdischen Tunnel einsperren und in die Luft sprengen zu lassen (p. 738). Die S.-S. und viele der Lagerkommandanten ergriffen die Flucht, natürlich nicht, ohne zuvor alle Einrichtungen zu Münz-, Paß- und anderen Fälschungen, Urkunden (Krankenberichte, Totenscheine u. dgl.) u. a. dem Feuer übergeben zu haben²³⁾.

Der Verfasser schließt mit den tröstlichen Worten: «Nous n'avons jamais cru au désastre final de l'humanité. C'est qu'elle eut collectivement l'expression la plus haute, la plus forte, de la geste vitale dans l'histoire du monde». Wir aber können sagen: «Les jours de notre mort» sind unter mehr als einem Gesichtspunkt kein unbedenkliches Werk. Es wird jedoch für jeden Politiker, Sozialpolitiker und Psychologen eine ergiebige Quelle wertvoller Belehrung sein²⁴⁾.

Fritz Rathenau

²¹⁾ Auffallenderweise findet sich ein ähnlicher Gedanke in dem in Anm. 2 genannten Aufsatz des «Combat». Aber er unterscheidet eben klassische und Hitler-K.Z's!

²²⁾ Vgl. dazu das Geständnis des Lagerkommandanten von Auschwitz, der zugab, während 3½ Jahren ungefähr 2½ Millionen Juden «exterminated» zu haben. Gilbert, a. a. O., p. 149.

²³⁾ Der Bericht des Autors über die Befreiung Buchenwalds wird durch den Bericht eines amerikansichen Verbindungsoffiziers vollauf bestätigt (p. 766).

²⁴⁾ Erst nach Drucklegung erhielt der Verfasser Kenntnis von dem in der Sammlung «War Crimes Trials» erschienenen Buch: «The Bergen Trial», ed. 1949 by Raymond Philips, publ. by William Hodge & Co., London. Es bringt die Niederschrift des im Herbst 1945 vor einem englischen Militärkriegsgericht geradezu vorbildlich geführten Prozesses gegen 45 für die Greuel in Bergen und Auschwitz verantwortliche Verbrecher, «an horrible account of man's inhumanity to man». Allerdings mit der, aus der gegebenen Zuständigkeit herzuleitenden Einschränkung, daß es sich nur um Unmenschlichkeiten an «Allied nationals» handelt. Es ist aber unzweifelhaft, daß schon «Belsen» — als erster Prozeß dieser Art — «provides a permanent record and reminder of the terrors of which mankind is capable when

Schweizergeschichte

Die Anfänge der schweizerischen Landesbefestigung
1815 bis 1860

Es ist der Anregung von Prof. Dr. *Otto Weiß* zu verdanken, daß ein bis dahin völlig brach liegendes Gebiet schweizerischer Kriegsgeschichte untersucht wurde¹⁾. Dabei zeigte es sich, daß man bei der Anlage der Befestigungen anfänglich von ganz anderen Gesichtspunkten ausging, als dies z. B. in den vergangenen zwei Weltkriegen der Fall war. Obwohl das zu verteidigende Gebiet das gleiche blieb, suchte man in der Zeitspanne von 1815 bis 1860 ausländische Heere an der Verletzung der schweizerischen Neutralität in *peripheren* Gebieten zu hindern. Wohl gewann nach und nach die Idee eines Reduits, einer zentralen Verteidigungsstellung immer mehr und mehr Anhänger, doch war sie räumlich anders gelagert. Denn die Kriegsmittel waren noch so wenig stark, daß Flüsse beinahe als unbezwingbare Hindernisse gelten mußten. Darum war dieser Raum zwischen Limmat und Aare vorgesehen und deswegen auch Aarberg befestigt.

Neu ist der Gesichtspunkt des psychologisch-propagandistischen Wertes der Befestigungen gegenüber dem Ausland, wie ihn General Dufour als Vorkämpfer einer umfassenden Landesverteidigung immer und immer wieder betonte.

Deutlich geht aus der Arbeit hervor, daß die taktischen Überlegungen bei den Hauptwerken St. Maurice, Luziensteig und Aarberg absolut zweckmäßig waren, und daß sich die verantwortlichen Offiziere darüber im klaren waren, daß nur eine aktive Verteidigung dieser Werke Erfolg versprechen konnte. Ebenso sind die Feststellungen sehr interessant, wie z. B. bei der Anlegung der Festungswerke von Bellenz weniger militärische als vielmehr politische und bei den Befestigungen von Basel 1815 lokale Interessen vor den gemeineidgenössischen standen.

Beinahe unverständlich sind heute die festungsbautechnischen Ausführungen dieser Werke. Sie waren ungenügend, weil die finanziellen Mittel fehlten. Diese waren verhältnismäßig viel geringer als für die militärischen Bauten, welche die schweizerischen Städte z. B. im Mittelalter oder im 17. Jahrhundert aufführten. Der Titel Landesverteidigung ist insofern nicht zutreffend, als doch in der Zeit vor 1848 der Tagsatzung die Absicht fehlte, eine solche aufzubauen. Das geht am besten aus den Akten selbst hervor, weil dort der Begriff nirgends anzutreffen ist.

Die Arbeit zeichnet sich durch klaren Aufbau, die systematische Gliederung und die strenge Schlussfolgerung besonders aus und bildet einen wichtigen Pfeiler in der Forschung der neueren schweizerischen Kriegsgeschichte.

Hugo Schneider

Bernische Verfassungskämpfe

Im Verlage *Herbert Lang* in Bern veröffentlichte Professor *Feller*, dem wir die ausgezeichnete «Geschichte Berns», dessen erster Band erschienen ist, verdanken, ein im Auftrage der Berner Regierung verfaßtes Werk über *Berns Verfassungskämpfe 1846*. Auf gründlicher Kenntnis aller in Betracht fallenden Verhältnisse und Vorgänge beruhend, bietet es nach einer fesselnden Schilderung des politischen, wirtschaftlichen, religiösen und kulturellen Zustandes des Kantons Bern zu Beginn des 19. Jahrhunderts ein eindruckliches Bild der Bestrebungen für die Revision der

it is subjected to an evil form of government and ceases to be free» (p. X/IV.). So berechtigt auch der Wunsch sein mag, den der Lord Chancellor of England, Lord Jowitt, im Vorwort ausspricht, daß das Werk «should be widely read . . ., because I think it important that everyone should see the frightful consequences that followed — and will ever follow — the acceptance of the Führer-principle», so wenig könnte mit einer deutschen Ausgabe gerechnet werden. Gerade deshalb aber behalten Schriften, die Selbsterlebnisse schildern — wie das von Rousset — oder aus dokumentarischen Belegen unanfechtbare Folgerungen ziehen, ihren vollen Wert.

¹⁾ Kurt Werner: Die Anfänge der schweizerischen Landesbefestigung 1815 bis 1860. Leemann, Zürich 1946.

Regenerationsverfassung des Jahres 1831 und deren Verwirklichung, indem es die einzelnen Revisionspunkte, wie Befugnisse der Regierung, des Großen Rates und dessen Abberufung, Vetorecht, Zivil- und Prozeßrecht, Schwurgericht, Finanzen, Schule, Armenpflege, Bürgergüter, Sonderstellung des Berner Jura behandelt. Einläßlich stellt sein Buch das Wirken der damals die Politik Berns maßgebend beeinflussenden Männer dar, Neuhaus, Bloesch, Ochsenbein, Stämpfli, v. Tavel, Stockmar, der drei Brüder Schnell, der Brüder Ludwig und Wilhelm Snell, Dr. Rudolf Schneider, Weingart, Weyermann. Besonderes Interesse können die Mitteilungen und die feinsinnigen Urteile über die öffentliche Tätigkeit Ochsenbeins und Stämpflis beanspruchen. Um zur Lektüre dieses wertvollen Werkes anzuregen, sei es gestattet, daraus einige wörtliche Zitate anzuführen:

«Die Landwirtschaft war die Blüte und der Stolz Berns. — Die Schweiz erbrachte mit dem genossenschaftlichen Geist ihrer Korporativordnung vor andern Ländern den Beweis, daß Freiheit und Sicherheit sich miteinander vertragen. —

Der politische Geist der Patrizier war hervorragend entwickelt und gestattete eine Vereinigung von Eigenschaften, die sich sonst auszuschließen scheinen, Macht-sinn und Selbstzucht. Daher stammte ihre Abneigung gegen die Bürokratie, die sie nicht aufkommen ließen, um die Selbstverwaltung der Glieder zu schonen. —

Der Liberalismus ist der politische Ausdruck des Individualismus. —

Die Liberalen beflügelte die Zuversicht, die Demokratie werde zur Herrschaft der Besten führen. —

Die Verfassung nahm nicht Rücksicht auf die Gesellschaft, sie schwieg von Pflichten des Individualismus gegen die Gesellschaft. Dem Individuum gehörte die Zukunft; das Gesellschaftsdenken verblaßte. —

Ochsenbein hatte Sinn für Würde und für die Ästhetik der Macht, ihn verlangte nach dem Glanz des Lebens. —

Stämpflis Gedanken lassen sich in drei Hauptpunkte zusammenfassen: Stärkung und Vereinheitlichung des Staates, Erweiterung der Volksrechte und wirtschaftliche Erleichterung. —

Stämpflis Rede war Bericht, Bloeschs Rede war Gespräch, Ochsenbeins Rede neigte zum festlichen Vortrag. —

Ochsenbein hatte am meisten Welt, Bloesch am meisten Rechtskunde, Stämpfli am meisten Geschäftssinn. —

Stämpfli eilte mit dem schöpferischen Gedanken, den Ausgleich zwischen Staat, Gesellschaft und Einzelmensch zu schaffen, einer Zeit voraus, die kaum Andeutungen dieser Kluft sah, noch weniger sie erwog. —

Man hat deshalb Stämpfli den ersten Staatsinterventionisten auf Schweizerboden genannt. —»

Eugen Curti

Konservativ-liberaler Gegensatz

In einer bei *Fehr* in St. Gallen 1948 als erweiterte Dissertation erschienenen gründlichen und sehr verdienstvollen Arbeit behandelt *Ernst Ehrenzeller* den *Konservativ-liberalen Gegensatz im Kanton St. Gallen bis zur Verfassungsrevision von 1861*. Einleitend betont er scharf, daß die Glieder dieses künstlichen Körpers, die deutsche Sprache ausgenommen, durch keinerlei natürliche Bindung untereinander verwachsen gewesen seien, weder durch landschaftliche und kirchliche, noch durch volkswirtschaftliche oder geschichtliche Zugehörigkeit. St. Gallen sei im Vergleich zu den übrigen fünf neuen Kantonen gleichsam bloß das unförmige Restergebnis einer territorialen Subtraktionsrechnung. Er zeigt, daß auch das bürgerlich-demokratische und das kirchlich-konfessionelle Selbständigkeitsbestreben die Vereinigung gehemmt habe, wenn auch die Meinung, der konservativ-liberale Gegensatz und insbesondere die politischen Kämpfe im mittleren Drittel des 19. Jahrhunderts hätten in einem Ringen zwischen Katholiken und Protestanten bestanden, so verbreitet sei, daß man sie als klassisches Fehlurteil über die st. gallische Kantongeschichte bezeichnen könne. Der Verfasser hebt die besonders isolierte Stellung der Kantons-hauptstadt nachdrücklich hervor. Demokratischer selbstbewußter Ortsgeist und die konfessionelle Ausschließlichkeit habe als üppigste Blüte des st. gallischen Partikularismus eine hochgradige Aufsplitterung der Volksschule gezeitigt. Er bespricht in lebendiger Darstellung u. a. die bindenden Kräfte, die primären Gegensätze

(«Frägst Du den Toggenburger im Ausland, wer er sei, so antwortet er, ein Schweizer, und frägst Du weiter, so ist die zweite Antwort, auch heute noch, ein Toggenburger»). Er erwähnt dabei, daß materielle Interessen fast gar nicht mitspielten. Er untersucht die geistigen Voraussetzungen der konservativen und liberalen Gegensätze, das Eindringen der Aufklärung in die reformierte Landeskirche, die geistesgeschichtliche Entwicklung in der Hauptstadt, den konservativen Staatsbegriff und behandelt die Aufhebung des Klosters, das Schicksal seines Vermögens, die Gründung des Bistums, die Stellung St. Gallens zum Sonderbund, die Errichtung einer gemeinsamen Kantonsschule, den Direktorialhandel und endigt mit der Verfassungsrevision von 1861 als Friedensschluß.

Besonders wertvoll sind die Mitteilungen über die für die damalige st. gallische Politik maßgebenden Personen und deren Charakterisierung, wie Müller-Friedberg, Dominik Gmür, Federer, Baumgartner, den Troxler-Schüler Basil Ferdinand Curti, der erklärt hatte, der Kampf sei kein Kampf zwischen den Konfessionen, sondern zwischen dem konfessionellen und dem humanen Elemente («Liberal bis ins Innerste, mit jedem Gedanken und mit jedem Wort», nach seinem Biographen Näf), Bernet, die Bischöfe Mirer und Greith, Leonhard Gmür, Major Diog, Hungerbühler, Weder. Von Rapperswil sagt er, dort habe ein geistiges Leben von erstaunlicher Vielseitigkeit pulsiert. Dieses Städtchen habe denn auch durch viele scharf ausgeprägte Gestalten aus seinen führenden Familien Curti, Rickenmann, Helbling, Breny usw. ungleich lebhafter in die gesamtkantonalen Entwicklungen eingegriffen als die Hauptstadt selber.

Eugen Curti.

Der Neuenburger Konflikt 1856/57 im Spiegel der zeitgenössischen schweizerischen Presse

Der Neuenburger Konflikt, diese schwerste außenpolitische Bewährungsprobe des jungen schweizerischen Bundesstaates, war in den letzten Jahren Gegenstand mehrerer Publikationen von Edgar Bonjour, dem Basler Dozenten für Schweizergeschichte. Ein Schüler Bonjours, *Karl Meyer*, verfolgt nun in seiner Dissertation die Spiegelung dieser Vorgänge in der schweizerischen Volksmeinung, besonders in der Presse¹⁾.

Der Aufstand der Neuenburger Royalisten vom 2./3. September 1856 löste in der schweizerischen Öffentlichkeit allgemein Erstaunen und Empörung aus, seine blitzschnelle Unterdrückung wurde allgemein begrüßt. Die offiziösen Zeitungen betonten besonders, daß die Neuenburger Republikaner allein über den Aufruhr Meister geworden seien, ohne Hilfe der Bundestruppen, und erblickten darin einen Beweis für die mehrheitlich republikanische Gesinnung dieses Kantons. Während sich die gemäßigte Presse großer Sachlichkeit befließ, ergingen sich die Radikalen in gehässigen Tiraden gegen die „königliche Canaille“ und benützten den Anlaß, um über alles Konservative herzufallen. Die konservative Presse ihrerseits verhehlte nicht eine gewisse Schadenfreude, daß die Revolution, die ureigenste Waffe der Radikalen, sich nun einmal gegen diese selbst gewandt habe. War denn dieser Staatsstreich nicht dasselbe wie derjenige von 1848, nur mit umgekehrtem Vorzeichen? Dennoch mißbilligten auch die Konservativen eindeutig diesen Putschversuch der Ultras, wie denn überhaupt alle Zeitungen einen rein schweizerischen Standpunkt einnahmen.

Über den Ausgang des Konfliktes dachte die Schweiz zunächst sehr optimistisch. Alle Kriegsdrohungen aus Berlin betrachtete man als harmloses Säbelgeklirr, und die Throneide des Königs wurde offen bespöttelt. Man zählte so stark auf die beschützende Haltung Frankreichs, bis dann ein scharfer Artikel im offiziellen „Moniteur“ alle Illusionen zerstörte. Napoleon III. war erbittert, daß seine — gegenüber General Dufour geäußerten — Vermittlungsvorschläge vom Bundesrat abgelehnt worden waren, und zog seine schützende Hand zurück.

Jetzt erst sah man in der Schweiz die Größe der Gefahr. Im Volke herrschte eine grimmige Kriegsbereitschaft, eifrig geschürt von der offiziösen und radikalen Presse, auch dann noch, als die Entscheidung für den Frieden bereits gefallen war. Einzig die konservativen Blätter kritisierten die hartnäckige Kompromißlosigkeit

¹⁾ Karl Meyer: Der Neuenburger Konflikt 1856/57 im Spiegel der zeitgenössischen schweizerischen Presse. Helbing & Lichtenhahn, Basel 1945.

des Bundesrates und rieten energisch zum Frieden. Entscheidend war jedoch der Druck der ostschweizerischen Industrieführer, die einen Krieg unbedingt verhindern wollten. Diese sogenannte Friedenspartei, geführt von Alfred Escher, siegte in der Bundesversammlung über die kühne, aber doktrinäre Politik Stämpflis und erzwang so die Annahme der französischen Vermittlung.

Die Pariser Vereinbarung entsprach jedoch bei weitem nicht dem, was man zuerst erstrebt hatte und was die Öffentlichkeit erwartete. Die Schweiz gab ihr bestes Faustpfand, die gefangenen Royalisten, aus der Hand, ohne dafür eine bindende Garantie Frankreichs zu erlangen; Napoleon versprach nur „de faire tous ses efforts . . .“, und das sonst so eifrig für die Schweiz sich einsetzende England hatte daran keinen Anteil. Der Bundesrat sah denn auch die Enttäuschung des Volkes voraus und griff, um ihr zu begegnen, zu einem höchst bedenklichen Mittel. In bewußter Irreführung ließ er durch die offiziellen Zeitungen („Bund“ und „Berne Zeitung“) verkünden, in Paris sei ein ehrenvoller Friede erreicht worden, und mußte dann in den folgenden Tagen langsam, aber sicher den Rückzug antreten und mit der Wahrheit herausrücken. Die Ernüchterung war umso schlimmer und führte zu einer unerquicklichen Pressefehde der ganzen französischen Schweiz gegen die „messieurs de la Suisse allemande“, bis schließlich der glückliche Ausgang der Vermittlung auch diese Stimmen verstummen ließ.

Die Arbeit Meyers zeichnet sich durch wissenschaftliche Gründlichkeit und klare Formulierungen aus; sie liefert einen wichtigen Beitrag zur Darstellung der neuern Schweizergeschichte.

Valentin Lötscher

Die Heutelia

Im Sommer 1658 erschien anonym und unter fingiertem Druckort die Satire *Heutelia*, «das ist Beschreibung einer Reiss, so zween Exulanten durch Heuteliam gethan». Sie schildert die Reise zweier deutscher Exulanten durch die Schweiz (*Heutelia* = *Helvetia*) und übt scharfe Kritik an den Eidgenossen und ihren Staatseinrichtungen. Die Schrift wurde schon mehrfach zur Beurteilung der schweizerischen Verhältnisse im 17. Jahrhundert herangezogen, so von Gagliardi und Richard Feller. Stets aber verwehrte die Unsicherheit über den Autor ein vollgültiges Urteil. Die verschiedensten Thesen standen sich gegenüber: Gagliardi akzeptierte die bekannte Graviset-Hypothese, während Feller mit Flury im Autor den Deutschen Traunsdorff erkennen wollte. So lange aber nicht einmal feststand, ob ein Schweizer oder ein Ausländer schweizerische Verhältnisse schilderte, so lange die geistige Umwelt des Verfassers unsicher war, fehlte die zuverlässige Grundlage zu einer kritischen Beurteilung der Satire, zur reinlichen Scheidung von Beobachtung und Tendenz. In einer außerordentlich fesselnden Untersuchung gelingt es nun *Walter Weigum*, nicht nur den Autor der *Heutelia* eindeutig nachzuweisen, sondern auch seine geistesgeschichtliche Stellung klar zu umreißen¹⁾.

In sehr sauberer Methode versucht Weigum alle Wege zu benützen, die von der *Heutelia* selbst zum Verfasser führen können. Dazu war es zunächst nötig, durch restlose Auflösung der oft recht heiklen Anagramme den Inhalt der Satire völlig sicherzustellen; eine beigefügte Liste der aufgelösten Deckwörter gibt uns erstmals Gelegenheit, die *Heutelia* unmaskiert zu sehen. Formale, sprachliche und inhaltliche Analysen führen dann bereits zu so detaillierten Ergebnissen, daß Weigum alle bisher vermuteten Autoren bis auf Jakob Graviset und Hans Franz Veiras eliminieren kann. Zum schließlichen Ergebnis führt allerdings erst der Vergleich dessen, was aus der *Heutelia* selbst mit Sicherheit über den Autor erschlossen werden kann, mit den Akten des Zürcher Staatsarchivs. Da gelingt Weigum der überraschende Beweis, daß der Verfasser nicht Graviset, sondern nur *Veiras* sein kann. *Veiras* war ein Pfälzer Exulant, 1576 oder 1577 geboren; er lebte seit 1630 bis zu seinem Tode 1672 in Zürich, oft von der Stadt durch Geldspenden unterstützt. Sogar die geschilderte Reise vom Jahre 1638 läßt sich in ihrem Kern nachweisen.

¹⁾ *Walter Weigum: Heutelia, eine Satire über die Schweiz des 17. Jahrhunderts. Wege zur Dichtung, Band XLVII. Huber, Frauenfeld 1945.*

Die wenigen biographischen Daten, die aus den Quellen erschlossen werden können, genügen allerdings nicht, das geistige Bild Veiras' im Einzelnen zu erkennen; hier muß Weigum wieder zur Heuteli selbst zurückkehren. — Veiras steht mitten zwischen Barock und Aufklärung. Das religiöse Denken steht zwar noch beherrschend im Vordergrund, aber nicht mehr das Ringen um den konfessionell ausgeprägten Glauben ist das vornehmste Anliegen, sondern Moral und Kirchenzucht und, darüber hinaus, die Versöhnung der Konfessionen. Weigum zeigt hier sehr klar die Geistesverwandtschaft Veiras' mit dem Schotten Duraeus, dem Vorkämpfer dieser Unionsbestrebungen. Duraeus hob zunächst das Verbindende der protestantischen Konfessionen hervor, als letztes Ziel faßte er aber sogar die Aussöhnung mit der Papstkirche ins Auge. Den ersten Schritt zu diesem Ausgleich sah er darin, daß jede Konfession sich bemühte, die in jeder Kirche wuchernden allgemeinen Laster zu überwinden. Damit aber erhalten wir bereits eine bedeutsame Erkenntnis für die kritische Würdigung der Heutelia; denn wenn Veiras diese Laster immer wieder hervorhebt, die Trunksucht, Bestechlichkeit, Ämtererschleichung, mangelnde Kirchendisziplin, so wird damit offenbar weniger der Schweizer charakterisiert, als am Schweizer exemplifiziert.

Die Heutelia ist aber in erster Linie eine Staatssatire. Auch zu deren Beurteilung gibt uns Weigum den Maßstab in die Hand durch seine Analyse von Veiras' politischem Denken. Es läßt sich kurz als unhistorisch, aristokratisch und juristisch kennzeichnen. Die beste Regierungsform ist die Aristokratie von Blut und Bildung: der Adel trägt und repräsentiert den Staat, beraten vom römischrechtlich geschulten Berufsjuristen. Die eidgenössischen Staatseinrichtungen werden also von einem geistig Außenstehenden geschildert und gewertet, was auch wieder zur Vorsicht in der Übernahme des Heuteliabildes zwingt, — ein Ergebnis, zu dem schon Feller in seiner Studie über «Die Schweiz des 17. Jahrhunderts in den Berichten des Auslandes» gelangte.

Walter Schmid

Kunstabücher

Spekulative Kunstgeschichte

(Zu einem neuen Werke von Dagobert Frey)

Der bekannte Wiener Gelehrte *Dagobert Frey*, dem wir eine große Zahl bedeutender kunsthistorischer Arbeiten verdanken, hat soeben in dem unter seiner Leitung neu erstandenen «Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte», Band XII/XIII, einen umfangreichen Aufsatz über «Raum und Zeit in der Kunst der afrikanisch-eurasischen Hochkulturen» publiziert, der unter dem Titel *Grundlegung zu einer vergleichenden Kunstwissenschaft* auch als Buch erschienen ist¹⁾. Wir versuchen, in einer notwendigerweise knappen Rezension die Arbeit zu charakterisieren und ihre Bedeutung für die heutige Kunstgeschichte hervorzuheben.

Zunächst muß gesagt werden, daß der Zeitpunkt für eine solche Überschau zweifellos gut gewählt ist. Immer mehr breitet sich die Überzeugung aus, daß die europäische Kunst in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts die Endphase einer großen Entwicklung darstellt, daß wieder einmal eine wichtige Etappe im Schicksal der europäischen Kunst sich erfüllt hat. Eine solche Situation aber ist für den Vergleich unseres Kulturkreises mit anderen Kulturkreisen besonders günstig.

Dieser Vergleich umfaßt bei Frey sieben Gebiete: Ägypten, Vorderasien, Griechenland, das christliche Abendland, Osteuropa, Indien und Ostasien und beschränkt sich in ihnen auf die religiöse Kunst. Frey bedauert selbst, daß der kretische und der islamische Kreis «vorläufig» außer Betracht bleiben mußten — es ist klar, daß durch den Islam erst die Bezeichnung «afrikanisch» ihren vollen Sinn erhalten würde. Sie mußten weggelassen werden, weil in Kreta weder Großplastik noch Tempelbau vorkommen, und im Islam die Darstellung des Menschen fehlt, diese Zeugnisse aber für die Freysche Deduktion unerlässlich sind.

¹⁾ Verlag M. F. Rohrer, Innsbruck-Wien 1949.

Wir rühren damit schon an die Hauptfrage der Untersuchung: Was soll verglichen werden? Lassen sich innerhalb mehrerer, zeitlich wie geographisch weit entfernter Kunstkreise bestimmte Konstanten finden, welche den sieben Kreisen so wesentlich sind, daß ein Vergleich von hier zu dort überhaupt sinnvoll wird?

Frey wählt zu diesem Zwecke vier «Grundmotive von allgemeiner Gültigkeit, von denen als den ‚Urphänomenen‘ eine kunstgeschichtliche Morphologie in Anknüpfung an Goethes entscheidende biologische Gedankengänge auszugehen hätte». Diese vier Motive sind: Standmotiv und Bewegungsmotiv «als Ausdruck des Körpergefühls, der Ruhe und des Bewegungsimpulses», Malmotiv und Wegmotiv «als Ausdruck des Raumgefühls». Der Hauptinhalt der Arbeit besteht nun darin, daß aus jedem der sieben Kunstkreise bestimmte Denkmäler besprochen werden, in denen das Verhältnis des betreffenden Kreises zu den vier Motiven an den Tag tritt. Es sei vorweg gesagt, daß Frey hier eine stupende Gelehrsamkeit und Beherrschung der überaus weitschichtigen Materie an den Tag legt. Er bleibt auch nicht beim kunstgeschichtlichen Vergleich stehen, sondern versucht überall, die kunstgeschichtliche Feststellung in die allgemeine Geisteshaltung des betreffenden Volkes einzubauen und so das eine durch das andere zu stützen.

Wir sind gewiß, daß es Frey hier gelungen ist, diesem neuen Zweig der kunstwissenschaftlichen Forschung gerade aus der «End»-Situation unserer Zeit heraus einen entscheidenden Anstoß zu geben, und wir bedauern, daß uns hier der Raum fehlt, einzelne der wahrhaft spannenden Gedankengänge hier nachzuzeichnen. Wir fragen uns aber, ob die weitere Arbeit an diesen Problemen nicht auf eine Vereinfachung und Verfeinerung des hier gewählten Kategoriensystems ausgehen sollte, das Frey selbst (S. 119) als eine «sehr rohe kartographische Faustskizze» bezeichnet. Nicht umsonst nennt Frey die kunstgeschichtlichen Begriffe Wölfflins den «geglücktesten Versuch» für die Aufstellung allgemein verständlicher Kategorien in der Kunst (S. 5). Die vier «Motive» Freys sind, so scheint es uns, noch zu wenig aus einer psychologischen Vertiefung in den Prozeß der Formwerdung gewonnen. Wir lassen dabei die Frage außer Spiel, ob solche übergeordnete Kategorien hier, bei der Vergleichung der sieben Kreise, überhaupt möglich sind — Wölfflin hatte sie in weiser Beschränkung nur für Renaissance und Barock aufgestellt und dabei sogar auf die doch so naheliegende Antike verzichtet. Was aber Goethes Urphänomene betrifft, auf die sich Frey mit Recht beruft, so ist die Aussage, etwa in der «Farbenlehre», ganz eindeutig: «... die Phänomene bis zu ihren Urquellen zu verfolgen, bis dorthin, wo sie bloß erscheinen und sind, und wo sich nichts weiter an ihnen erklären läßt»²⁾. Wölfflins «Vorstellungsformen» lassen sich wohl diesen Urquellen vergleichen, nicht aber Freys «Motive», denn sowohl Stand wie Bewegung der Figuren, besonders aber Mal und Weg in der Architektur sind ja bereits Resultate einer uralten Entwicklung, bei denen notwendig eben der besondere Stand dieser Entwicklung mitsprechen muß.

Wir fragen uns ferner, ob die stets so frappanten Parallelen mit Philosophie und Kulturgeschichte das Resultat nicht eher trüben als erhellen. Denn notwendig wird unser Auge dabei von der Evidenz des Kunstwerks abgelenkt. Daß etwas kulturhistorisch ergiebig ist, macht noch lange keine künstlerische Qualität aus, und das eigentlich Philosophische am Kunstwerk liegt nicht in seiner Vergleichbarkeit mit den Formen des philosophischen Denkens, sondern umgekehrt in der Möglichkeit, die künstlerische Form und Urform selbst philosophisch zu interpretieren.

Alle diese Fragen aber mögen dem verehrten Verfasser zeigen, welche ungeheure Anregung von seinem Buche ausgeht. Dagobert Frey hat ein großartiges Lebenswerk aufgebaut, in welchem gerade diese aufrüttelnden Arbeiten einen besonderen Rang einnehmen. Mögen ihm viele gute Jahre erlauben, seine Untersuchungen weiterzuführen.

Joseph Gantner

Ausgewählte Gemälde Rembrandts

In dem hier besprochenen, hervorragend ausgestatteten Großformatband sind hundert zum Teil mehrfarbige Wiedergaben von Gemälden aus allen Schaffens-

²⁾ Cotta-Jubiläumsausgabe, Band 40, S. 74.

perioden Rembrandts vereinigt¹⁾. Der Wert dieser Bilderpublikation, die dank der Zusammenarbeit eines schweizerischen Verlegers mit holländischen Druckanstalten zu einem günstigen Preis herausgegeben werden konnte, wird noch erhöht durch die mehrfarbige Reproduktion der «Nachtwache» und der «Badenden Frau» (von 1654) nach der entscheidenden Restaurierung von 1947 und des früher noch nie farbig wiedergegebenen Fragmentes «Verschwörung der Bataver», des letzten großen Auftrages, den Rembrandt erhielt. Die Vertiefung in die Geistigkeit und die künstlerische Freiheit und Kraft von Rembrandts Malerei, zu der man durch die bedeutende Schaffhauser Ausstellung mächtig angeregt wurde, wird wesentlich gefördert durch das Großformat der Reproduktionen, die von der Würde und der Ausdrucksfülle der Originale eine eindrücklichere Vorstellung vermitteln als die «Pro memoria»-Abbildungen vieler kunstgeschichtlicher Bücher.

Ganz besonders begrüßenswert ist es sodann, daß der Zürcher Kunsthistoriker *Marcel Fischer* Gelegenheit erhielt, in dem ausgezeichnet orientierenden Einführungstext, der die neuesten Ergebnisse der Forschung berücksichtigt, auch einen Teil seiner eigenen, schon 1930 in Holland begonnenen Rembrandt-Forschungen zu veröffentlichen. Neues vermag er vor allem in bezug auf die wichtige Kategorie der Gruppenbildnisse und Rembrandts Kompositionsweise zu bieten. So steht im Mittelpunkt des Textes die eingehende Analyse des Aufbaues von fünf großen Gruppenbildern, die von Diagrammen begleitet wird. Man lernt diese Werke in einer neuen Weise betrachten und spürt Kompositionselemente heraus, die sich nicht aus den rationalen Aufbauprinzipien italienischer Monumentalwerke herleiten lassen. Von gleicher Konzentriertheit sind auch des Autors Hinweise auf Rembrandts einzigartige Bildniskunst. Die gehaltreiche, persönlich akzentuierte Studie wird eingeleitet durch eine kultur- und geistesgeschichtliche Skizze von Rembrandts Zeit und Umwelt, und den Schluß bilden selbstgeprägte Formulierungen über Rembrandts Weltanschauung, in der Fischer den Ausdruck «einer neuen inneren Haltung» erblickt.

Eduard Briner

Ursprung und Vorgeschichte der Sprache

Die Frage nach dem Ursprung der Sprache hat den Menschen seit altersher beschäftigt. Jede Zeit hat die ihrer Auffassung entsprechende Antwort gegeben.

Die neueste Arbeit über dieses Gebiet verdanken wir *Géza Révész*, dem Leiter des Psychologischen Laboratoriums der Universität Amsterdam*). Eine systematische Kritik an den bestehenden Ursprungstheorien führt den Verfasser zu der grundsätzlichen Frage nach den Forderungen, die an eine Ursprungstheorie zu stellen sind, wenn sie ihre Aufgabe erfüllen soll. Er kommt zu folgendem Schluß: die Ursprungstheorie soll eine psychologisch und logisch fundierte Anschauung über die der Sprachtätigkeit zugrunde liegenden psychischen Kräfte, über Genese und Wachstum der Sprache vermitteln. Der Ursprungstheorie hat eine genaue Analyse des Begriffes *Sprache* voranzugehen, die erlaubt, zu scheiden zwischen Ausdrucksbeständen der Vorstufe und eigentlichen sprachlichen Äußerungen.

Vom Zweckstandpunkt aus ist die Sprache ein Mittel zur Verständigung. Wenn man sich eine Vorstellung davon machen will, wie es sich seinem Zwecke immer mehr angepaßt hat, dann muß man von den Kontakt- und Kommunikationsformen ausgehen, die schon im vorsprachlichen Stadium diesem Zwecke gedient haben und von demselben Prinzip beherrscht wurden wie die Sprache.

In der Aufstellung und Anwendung dieses Prinzipes, das alle zum Zwecke der Kommunikation verwendeten Äußerungsformen einschließlich der Sprache, ihrer Entstehung, Ausbildung und Funktion bestimmt, liegt der Grundgedanke der von Révész vorgetragenen Sprachtheorie, der eine neue Lehre der Sprachfunktionen (Funktions-theorie) und eine neue Lehre der Sprachentstehung und der Vorgeschichte der Sprache zu entwickeln hat. Dieses Prinzip liegt im «Kontakt». Die Kontakttheorie stellt

¹⁾ Rembrandt: Gemälde. Ausgewählt von Professor W. Martin; Einführungstext von Dr. Marcel Fischer. Sammlung Apollo, Fretz & Wasmuth, Zürich 1948.

*) Géza Révész: Ursprung und Vorgeschichte der Sprache. Francke, Bern 1946.

sich zur Aufgabe, die Kontaktformen, die von Lebewesen zu gegenseitiger Verständigung angewendet werden, von gemeinsamen Gesichtspunkten aus zu betrachten und entwicklungsgeschichtlich zu verwerten und lehrt, wie die Kontaktformen vom einfachen Kontaktlaut ausgehend immer differenzierter werden, bis sie in der Sprache die höchste Stufe erreichen; dabei braucht genetisch kein Zusammenhang zu bestehen zwischen dem in diesem System an erster Stelle stehenden Kontaktlaut und der vollendeten Sprache. Die Sprache ist wohl ein Entwicklungsprodukt, aber als Kommunikationsmittel ist sie eigener Art.

Das Wesen der Sprache wird vom Sinne her, d. h. hier ihrem Zweck, und vom Zweck erfüllenden Mittel bestimmt. Sie ist ein Mittel der Verständigung, des Denkens, des Gestaltens, der Deutung, der Selbstbesinnung und des Ausdruckes des Innern. Ihr laut- und bewegungssymbolischer Charakter befähigt sie zur Erfüllung dieser Aufgabe. Symbolische und Zweckfunktion bestimmen eindeutig das Wesen der Sprache; aber zu ihrer vollständigen Definition gehören noch die psychologischen Kategorien, die Schöpfer grammatischer Kategorien sind, ohne zwar von ihnen aufgehoben zu werden. Das führt Révész zur Dreifunktionstheorie; die drei Hauptfunktionen der Sprache sind die imperative, die indikative und die interrogative. Diese drei sprachlichen Ausdrucksformen umspannen und erschöpfen alle Formen der Verständigung unter den Menschen.

Nachdem die Sprache ihrem Wesen nach bestimmt worden ist, versucht Révész, ihr im System der Kontaktformen die ihr zugehörige Stelle anzuweisen. «Der Kontakt», so lautet die Definition von Révész, «ist ein erbbiologisch fundiertes und zu den allgemeinen Lebensbedürfnissen gehörendes, vital notwendiges Verhalten zwischen artgleichen, gelegentlich auch zwischen artungleichen Individuen». Man könnte sich fragen, ob es sehr glücklich ist, «Kontakt» durch ein «Verhalten» zu definieren; besser wäre vielleicht «das Suchen nach Kontakt» oder «das Kontakt nehmen» oder die «Absicht der Kontaktnahme», wenn wir «Absicht» weit genug fassen und darunter auch ein rein durch Trieb gerichtetes Verhalten verstehen.

Die Formen des Kontaktes sind: der vitale, der seelische und der geistige. Alle drei finden wir beim Menschen; aber nur der geistige Kontakt setzt die Sprache voraus. Ohne seelischen Kontakt jedoch ist das Bedürfnis nach einem sprachlichen Kontakt nicht denkbar.

Interjektionen ohne Mitteilungscharakter sind Ausdruckslaute reflektorischer Art und deshalb nicht Kontaktformen. Die unterste Stufe in diesem System ist der ungerichtete Kontaktlaut, die Vorstufe der Kommunikation. Das 8. Kapitel würde wohl besser überschrieben mit «Die Entwicklung der lautlichen Kontaktformen», um es mit der Tabelle auf p. 241 in Einklang zu bringen.

Die Kommunikationsformen selber erscheinen in drei Stufen: dem Zuruf, einer an eine mehr oder weniger bestimmte Gruppe gerichtete triebhafte, unartikulierte Lautäußerung, die Erfüllung des aufgetauchten Begehrens zu erwirken (p. 190); dem Anruf, einer an Individuen gerichtete Aufforderung mit imperativem Charakter; dem Wort, mit dem wir zu den sprachlichen Kommunikationsformen gelangen und in die Frühgeschichte der Sprache eintreten. Sie ist weder aus innerer Notwendigkeit den primitiven Lauten entsprungen, noch haben die Rufe sie aus sich selbst hervorgebracht nach den Gesetzen der Evolution: sie ist ein Ergebnis der schöpferischen Tätigkeit des Menschen.

Von der Frühform der Sprache führt der Weg zu der Urform mit den drei Hauptfunktionen: der imperativen, der indikativen und der interrogativen und zur grammatikalisch und lexikalisch vollentwickelten Sprache.

Die Anforderungen, die Révész an eine Theorie über die Sprachentwicklung gestellt hat, hat er mit der Kontakttheorie erfüllt, die der Bedingung der logischen Geschlossenheit entspricht und die psychologischen Ansprüche befriedigt. Sie wird bestätigt durch die Erkenntnisse der Sprachgeschichte und steht im Einklang mit den Einsichten, die uns das Studium der Kindersprache vermittelt hat. Wie der Mensch sich als Lebewesen in die Gruppe der Säugetiere einreihen läßt, aber darin eine Sonderstellung einnimmt, so nimmt auch die Sprache, die dem, der sie sich geschaffen hat, erst zum Menschen erhebt, im System der Kontaktformen eine Sonderstellung ein durch die Fähigkeit, sich zu entwickeln.

Wir glauben, daß das Buch von Révész weit über den Bereich der Sprachwissenschaften hinaus befruchtend wirkt.

Erik Harrweg